Groleau Landry, Daniel. *Rêver au réel*. Ottawa : Interligne, 2012.

« ... Nous alimentons nos aimables remords
 Comme les mendiants nourrissent leur vermine.
 [...]
 Serré, fourmillant, comme un million d'helminthes,
 Dans nos cerveaux ribote un peuple de Démons,
 Et, quand nous respirons, la Mort dans nos poumons
 Descend, fleuve invisible avec de sourdes plaintes. »
 « Au lecteur », poème préliminaire,
Les fleurs du mal, Charles Baudelaire

Attente. Nuit. Maintenant jouir de l'illusion du silence avant de déverser une longue série de sanglots endigués trop longtemps qui hoquètent en sortant de la gorge éraflée. La douleur est parfois un aphrodisiaque nécessaire à l'orgasme poétique. Elle ancre dans le réel et le concret et donne l'impulsion nécessaire à l'envol. C'est le désir d'échappatoire vers une délivrance à la fois désirée et crainte.

De quelle délivrance s'agit-il ? Celle du malaise, de la dichotomie permanente qui règnent sur l'espace sexuel, spirituel ou tout simplement intellectuel. Rêver au réel est le regard du néophyte sur le hard rock qu'est la société, et la géographie du corps de l'autre et de soi qu'on découvre doublement à travers le désir, l'absence ou le rejet de l'autre.

C'est un rendez-vous de minuit du poète qui s'éclate dans ses chairs et célèbre sa décadence réelle ou imaginaire avec jubilation. Une messe est balbutiée quand le règne de l'absence de communication et de la solitude devient insoutenable. C'est le viol sacré et intermittent de la société dans ses atours de princesse effarouchée. Le poète tonne de morsures au lieu de courtoisie des baisers. La folie prend possession de son corps et l'esprit clair, il triomphe dans la chair de la nuit et déglutit sans horreur son goût de ferraille. L'hégémonie du libre arbitre côtoie la sagesse colorée de folie dans un coït épique où la morale se noie dans le regard de la liberté.

Chaque poème est une Constellation amère qui appelle l'esprit à une aventure dantesque. Le poète, en Casanova des songes, transcende sexe, esprit, espace et temps. La patrie de l'imaginaire devient terrain ludique dans la nuit éclairée par l'étincelle de ses flirts intempestifs avec les mots et leurs sens, sang verbal qu'il s'arroge dans un vampirisme forcené et muet.

Dans la nuit mystère, le vent est le seul joyau qui peut guérir le poète amant violent. Le vent est une queue d'étoile filante dont le poète peut saisir la fulgurance à pleines mains dans un tourbillon de désir, de douleur, dans ce chaos-là où la rectitude de l'ordre est bannie.

Découverte, dans une onomatopée de satisfaction du lecteur-voyeur, de gemmes de Petits poèmes en prose à érection rebelle. Dans l'élan d'une écriture ample, le poète se dévoile dans une pudeur crüe, dans une parcimonie de mots choisis avec une délibération amoureuse. Non, le lecteur ne rêve pas ; pareil à un amant patient, il est récompensé de son attente. Il se sait fiévreusement désiré dans l'aveu sans faux-fuyant sous l'alcôve intime de la « maison de mon corps ». Les masques sont enfin tombés et la parole a été exorcisée du mal-être et de la solitude à la fois désirés et insupportables. Le poète descend des nuées pour se poser au niveau du cœur du lecteur. Tel un nénuphar qui s'épanouit en laissant évaporer son essence, le lecteur respire et s'enivre de l'ambrosie enfin à sa portée. L'immensité et la profondeur de la nuit le pénètrent et transmutent son esprit en opéra de volupté immatérielle. Feu de brousse, brasier incandescent qui se dissimule sous la glace bleue de la pensée. Sous le voile d'encre de la nuit, le poète a ensemencé l'imaginaire du lecteur afin de procréer une nouvelle poésie. Mission accomplie.

Nafée Nelly Faïgou